

grecque au sentiment tout-puissant de la nationalité romaine : beau causeur, et de mœurs aimables, il gagna tous les cœurs, ceux des soldats et des femmes, ceux de ses Romains et des Espagnols, ceux de ses adversaires dans le Sénat, et celui même du héros carthaginois, plus grand que lui, qu'il aura un jour à combattre. A peine il est nommé, que son nom vole de bouche en bouche : il sera l'étoile qui mènera les Romains à la victoire et à la paix.

210-209 av. J.-C.  
Scipion  
en Espagne.

P. Scipion se rend donc en Espagne (544-545), accompagné du propréteur *Marcus Silanus*, qui remplacera Néron, et assistera le jeune capitaine de la main et du conseil. Il emmène aussi *Gaius Lælius*, son chef de la flotte et son affidé, et débarque avec une légion exceptionnellement renforcée et sa caisse bien remplie. Son début est aussitôt marqué par l'un des plus hardis, des plus heureux coups de main dont l'histoire ait perpétué le souvenir. Les trois armées carthaginoises étaient postées loin les unes des autres. Hasdrubal Barca gardait les hauteurs où naît le Tage : Hasdrubal, fils de Gisgon, se tenait à son embouchure : Magon campait aux colonnes d'Hercule. Le plus rapproché de Carthagène en était encore à dix jours de marche. Soudain, aux premiers jours du printemps de 545, avant qu'aucun des corps ennemis n'ait bougé, Scipion fait une pointe sur la capitale phénicienne, qu'il lui est facile, en quelques jours, d'atteindre en suivant la côte depuis les bouches de l'Èbre. Il a avec lui toute son armée, trente mille hommes environ, et toute sa flotte : il surprend, il attaque à la fois, et par mer et par terre, la faible garnison d'un millier d'hommes à peine, que les Carthaginois ont laissée dans la ville. Celle-ci, placée sur une langue étroite se projetant dans la rade, est investie de trois côtés par les navires ; elle est menacée par les légions du quatrième côté : tout secours est loin. Le

Prise  
de Carthagène.

209.

commandant, nommé aussi *Magon*, se veut bravement défendre, et comme il n'a point assez de soldats pour garnir les murailles, il arme les citoyens. On tente une sortie, que les Romains repoussent sans peine : puis, ne prenant pas le temps de faire le siège en règle, ils donnent l'assaut du côté de la terre, se pressant et s'élançant sur l'étroit passage qui joint la ville au continent. Ils remplacent par des troupes fraîches les colonnes qui se fatiguent ; la petite garnison, pendant ce temps, s'épuise : toutefois, les Romains jusqu'alors n'ont pas réussi. Mais ce n'était point par là que Scipion cherchait le succès. En donnant l'assaut, il avait voulu seulement éloigner la garnison des murailles de mer ; il a appris qu'à l'heure du reflux une partie de la plage reste à nu, et il a disposé, de ce côté, une décisive attaque. Alors, pendant le tumulte de la lutte, à l'autre bout de la ville, un détachement muni d'échelles s'élance sur les sables, « là où Neptune lui montre le chemin, » et est assez heureux pour trouver les murailles dégarnies. En un seul jour, la ville est prise : Magon, retranché dans la citadelle, capitule. Avec la capitale phénicienne, les Romains s'étaient emparés de dix-huit galères désagrégées, de soixante-trois navires de charge, de tout le matériel de guerre, d'immenses approvisionnements en grains, de la caisse militaire contenant 600 talents (1,000,000 *thalers* ou 3,750,000 fr.), des otages de tous les Espagnols alliés de Carthage ; et ils font dix mille prisonniers, parmi lesquels dix-huit *gérusiastes* ou *juges*. Scipion promet aux otages qu'ils rentreront chez eux dès que leur cité aura fait amitié avec Rome. Il emploie le matériel emmagasiné dans Carthagène au profit de son armée, qu'il renforce et met en meilleur point. Il fait travailler, pour le compte de Rome, leur promettant la liberté à la fin de la guerre, deux mille ouvriers trouvés aussi dans la ville ; et, dans le reste de la population, il se choisit,



pour ses vaisseaux, les hommes propres au service de la rame. Quant aux citoyens, il les épargne et leur laisse leur liberté et leurs avantages actuels, connaissant bien les Phéniciens et les sachant faciles à l'obéissance. Il importait, d'ailleurs, de s'assurer autrement qu'avec une garnison romaine toute seule, la possession de ce port excellent et unique sur la côte orientale, ainsi que les riches mines d'argent du voisinage. La téméraire entreprise avait prospéré : téméraire au premier chef, alors que Scipion n'ignorait pas qu'Hasdrubal Barca avait reçu de Carthage l'ordre de passer dans les Gaules et qu'il manœuvrait pour exécuter sa mission ! Téméraire encore, parce qu'il eût été facile au Carthaginois de passer sur le corps du faible et impuissant détachement laissé sur l'Èbre, pour peu que les vainqueurs de Carthagène eussent tardé à revenir dans leurs lignes. Mais Scipion était déjà rentré dans Tarragone avant qu'Hasdrubal ne se montrât sur le fleuve. Un succès fabuleux, dû tout à la fois à Neptune et au jeune général, avait donc couronné sa tentative hasardeuse. Laissant là son poste, il avait été jouer et gagner ailleurs une brillante partie ! Le miracle de l'enlèvement de Carthagène justifiait l'admiration des masses pour l'étonnant jeune homme. Les juges plus sévères n'eurent plus qu'à se taire. Scipion fut prorogé indéfiniment dans son commandement, et il se décida aussitôt à ne pas rester seulement l'immobile gardien des cols des Pyrénées. Déjà, après Carthagène tombée, tous les Espagnols en deçà de l'Èbre s'étaient soumis : les princes les plus puissants de l'Espagne ultérieure échangèrent également la clientèle de Carthage contre celle de Rome. Pendant l'hiver (545-546), Scipion dissout la flotte, ajoute à son armée tous les hommes qu'il en retire ; et, assez fort désormais pour occuper à la fois les contrées pyrénéennes et prendre dans le sud une vive offensive, il

209-208. av. J.-C.

s'avance de sa personne en Andalousie (546). Il y trouve encore Hasdrubal Barca, qui marchait, vers le nord, au secours de son frère et commençait enfin l'exécution de son plan longuement concerté. La rencontre eut lieu à *Baecula*<sup>1</sup>. Les Romains s'attribuèrent la victoire et auraient fait dix mille prisonniers. Mais Hasdrubal, au prix du sacrifice d'une partie de son armée, atteignit son but principal. Il se fraya son chemin vers les côtes du nord de l'Espagne avec sa caisse, ses éléphants et le gros de ses troupes, et, longeant l'océan Atlantique, il arriva aux passages des Pyrénées occidentales qui n'étaient pas gardés ; puis entra dans les Gaules avant la mauvaise saison. Il y passa ses quartiers d'hiver. L'événement se chargeait de prouver qu'en voulant mener de front l'attaque et la défense, Scipion avait commis une grave imprudence. Tandis que son oncle et son père, que Gaius Marcius et Gaius Néron eux-mêmes, à la tête de forces bien inférieures, avaient accompli la mission importante confiée à l'armée d'Espagne, voici qu'un général victorieux, ayant sous ses ordres une armée puissante, s'était montré insuffisant par trop de présomption. Par sa faute seule, Rome, pendant l'été de 547, allait courir les plus grands périls, et voir enfin se réaliser la double attaque, depuis si longtemps préparée et attendue par Hannibal. Mais les dieux, cette fois encore, couvrirent sous les lauriers les torts de leur favori. L'orage amoncelé sur l'Italie se dissipa miraculeusement : le bulletin de la douteuse journée de Bæcula fut reçu comme celui d'une bataille gagnée. Il arrivait chaque jour de nouveaux messagers de victoire ; on oublia plus tard que Scipion avait laissé passer le général habile et l'armée phénico-espagnole qui enva-

208.  
Scipion  
en Andalousie.Hasdrubal  
passe  
les Pyrénées.

207.

<sup>1</sup> [Petite ville sur les frontières de la Bétique, dans la *Sierra Morena*.]



L'Espagne  
conquise.

hirent alors l'Italie, et que l'on avait eus un moment sur les bras. — Hasdrubal Barca parti, les deux chefs de corps, demeurés derrière lui dans la Péninsule, se décidèrent à battre en retraite. *Hasdrubal, fils de Gisgon*, retourna en Lusitanie : *Magon* se rendit dans les Baléares : tous deux attendant des renforts d'Afrique, et lâchant seulement la bride à la cavalerie légère de Massinissa, qui courut et ravagea toute l'Espagne, comme avant lui *Mutinès* l'avait fait jadis si heureusement en Sicile. — Toute la côte orientale était au pouvoir des Romains. L'année suivante (547), *Hannon* ayant paru avec une troisième armée, Magon et Hasdrubal revinrent en Andalousie : mais Marcus Silanus battit Magon et Hannon réunis et fit ce dernier prisonnier. Hasdrubal alors ne tint plus en rase campagne, et partagea ses troupes dans les places d'Andalousie. Scipion n'en put enlever qu'une seule, *Oringis*<sup>1</sup>. Les Carthaginois semblaient épuisés ; mais en 548 ils reparaisent en force, avec trente-deux éléphants, quatre mille hommes de cheval et sept mille fantassins, ceux-ci, pour la plupart, composés de milices espagnoles ramassées en toute hâte. Le choc a encore lieu à Bæcula. L'armée romaine était de moitié inférieure en nombre. Elle comptait aussi beaucoup d'Espagnols. Scipion fit ce que fera *Wellington* plus tard : il plaça ses Espagnols de façon à leur éviter le combat, seul moyen d'empêcher leur désertion ; et en revanche, il jeta tout d'abord ses Romains sur les Espagnols de l'armée ennemie. Quoi qu'il en soit, la journée est chaudement disputée ; mais les Romains l'emportent, et la défaite des Carthaginois ayant entraîné naturellement la dispersion de leur armée, Hasdrubal et Magon s'enfuient presque seuls à *Gadès*. Rome n'a plus de rivale dans la Péninsule : si quel-

<sup>1</sup> [Depuis *Flavium Argitanum*, ou *Gienna* ; auj. *Jaën*.]

ques cités ne se donnent pas d'elles-mêmes, elles sont contraintes par la force, et souvent cruellement châtiées. Scipion put sans obstacle aller rendre visite à Syphax, au delà du détroit, nouer accord avec lui, et même avec Massinissa, pour une expédition directe en Afrique ; entreprise follement téméraire, qui n'avait ni raison d'être, ni but sérieux encore, quelque agréable qu'en fût la nouvelle apportée aux curieux du Forum ! Seule, *Gadès*, où commandait Magon, appartenait encore aux Carthaginois. Les Romains les avaient supplantés partout. Néanmoins, dans beaucoup de localités, les Espagnols, non contents d'être débarrassés des premiers, nourrissaient l'espoir de chasser aussi les hôtes incommodes venus d'Italie, et de reconquérir leur vieille indépendance. Contre de telles aspirations, Rome s'imaginait avoir fait le nécessaire. Mais voici qu'une insurrection générale menace : ceux qui se soulèvent d'abord sont précisément les anciens alliés de la République. Scipion était tombé malade : l'une des divisions de son armée s'ameutait, mécontente d'un arriéré de solde de plusieurs années. Heureusement, il guérit vite, contre toute attente ; il apaise habilement la révolte de ses soldats, et les cités qui avaient donné le signal du soulèvement national sont écrasées avant que l'incendie ait gagné au loin. La partie étant perdue en Espagne, et *Gadès* ne pouvant longtemps tenir, le gouvernement carthaginois donne ordre à Magon de ramasser vaisseaux, argent, soldats, et d'aller à son tour porter à Hannibal un appoint décisif en Italie. Impossible à Scipion d'empêcher ce départ : il payait cher alors le licenciement de sa flotte ! Pour la seconde fois, il faisait défaut à sa mission, et il abandonnait aux seuls dieux de sa patrie le soin de la défendre contre l'invasion de l'ennemi. Le dernier des fils d'Hamilcar put quitter la Péninsule sans rencontrer d'obstacle. A peine était-il parti, que *Gadès*, la plus ancienne et

Magon en Italie.

Gadès romaine.



la meilleure colonie des Phéniciens, ouvrit ses portes à de nouveaux maîtres, à des conditions d'ailleurs favorables. Après une guerre de treize ans, l'Espagne, cessant d'être aux Carthaginois, devenait province romaine ! Pendant des siècles encore elle luttera, toujours vaincue, jamais soumise ! Mais à l'heure où nous sommes, les Romains n'y ont plus d'ennemis devant eux, et Scipion, mettant à profit les premiers instants de ce qui semble être la paix, dépose son commandement (fin de 548), et s'en va en personne rendre compte à Rome de ses victoires et de ses conquêtes.

206 av. J. C.

La guerre  
en Italie.

214.

Position  
des armées.

Pendant qu'il était mis fin à la guerre, en Sicile par Marcellus, en Grèce par Publius Sulpicius, et en Espagne par Scipion, l'immense lutte se continuait sans répit dans la Péninsule italique. La bataille de Cannes et ses conséquences ayant été insensiblement passées à la balance des profits et des pertes, voici quelle était, au commencement de 540, et de la cinquième année de la guerre, la situation respective des Romains et des Carthaginois. Hannibal parti pour le sud, l'Italie du nord avait été réoccupée. Trois légions la couvraient : deux campaient dans le pays des Gaulois, la troisième se tenait en réserve dans le Picénum. A l'exception des forteresses et de quelques places maritimes, toute la basse Italie, jusqu'au Garganus et au Vulturne, appartenait à Hannibal. Il était sous Arpi avec son corps principal : en face de lui, Tibérius Gracchus, à la tête de quatre légions, s'appuyait sur les forteresses de Lucérie et de Bénévent. Dans le Bruttium, dont les habitants s'étaient tous jetés dans les bras des Carthaginois, les ports, sauf Rhégium, que les Romains protégeaient depuis Messine, étaient tombés au pouvoir de l'ennemi ; et Hannon occupait la contrée avec un deuxième corps, sans avoir devant soi une seule des aigles romaines. L'armée principale de Rome, formée de quatre légions sous les ordres

de Quintus Fabius et de Marcus Marcellus, se préparait à tenter la reprise de Capoue. Ajoutez-y, pour le compte des Romains encore, une réserve de deux légions dans la métropole ; les garnisons des villes maritimes, renforcées d'une légion à Tarente et à Brindes, à l'intention des Macédoniens, dont on craignait une descente sur la côte, et enfin la flotte, nombreuse et partout maîtresse de la mer. Puis venaient les armées de Sicile, de Sardaigne et d'Espagne. Le nombre total des soldats armés par la République, sans même y comprendre les garnisons des places de la basse Italie, presque toutes défendues par les habitants et colons, ne peut être évalué à moins de deux cent mille hommes, dont un tiers recrues nouvelles de l'année, et dont moitié portant le nom de citoyens romains. On serait dans le vrai, j'imagine, en calculant que toute la population valide, depuis dix-sept jusqu'à quarante-six ans, s'était levée, laissant la culture des champs aux esclaves, aux vieillards, aux enfants et aux femmes. Il va de soi que les finances souffraient fort. L'impôt foncier, cette principale source du revenu, ne se percevait plus que très-irrégulièrement. Et néanmoins, malgré la disette de l'argent et des hommes, les Romains, après d'héroïques efforts, avaient reconquis pied à pied le terrain perdu tout d'une fois dans les néfastes journées de la première période de la guerre. Pendant que l'armée carthaginoise allait se fondant tous les jours, la leur, chaque année, s'accroissait. Chaque année ils reprenaient quelque chose aux alliés d'Hannibal, Campaniens, Apuliens, Samnites, Bruttians, hors d'état de se suffire à eux-mêmes comme les forteresses de la basse Italie, et qu'Hannibal, trop faible, ne pouvait ni couvrir ni défendre. Enfin Marcellus, faisant la guerre autrement que ses prédécesseurs, avait su développer les talents militaires chez ses officiers, et rétablir et mettre en plein avantage l'incontestable supériorité



rité de son infanterie. Hannibal pouvait encore espérer des victoires, mais le temps des journées du Trasimène et de l'Aufidus, le temps des *généraux du peuple* était passé. Il ne lui restait plus qu'à attendre anxieusement, soit le débarquement si longtemps promis de Philippe, soit ses frères, qui devaient venir lui tendre la main du fond des Espagnes : pourvoyant de son mieux, dans l'intervalle, au salut et au moral de son armée et de sa clientèle italienne. On aurait peine à reconnaître désormais, dans l'opiniâtreté prudente de ses opérations défensives, l'impétueux agresseur, l'audacieux capitaine des années précédentes. Par un miraculeux phénomène psychologique et militaire ; le héros se transforme, sa tâche étant changée, et, dans la voie tout opposée qu'il va suivre, il se montre aussi grand que par le passé.

C'est dans la Campanie d'abord que se poursuit la guerre. Hannibal y arrive à temps pour protéger la capitale et empêcher son investissement ; mais il ne peut ni enlever aux Romains une seule des villes campaniennes, où veillent de fortes garnisons, ni prévenir la chute de Casilinum, sa tête de pont sur le Vulturne, que les deux armées consulaires enlèvent après une opiniâtre défense. D'autres moindres places sont de même reconquises. Il essaye de surprendre Tarente, qui serait un point de débarquement précieux pour les Macédoniens. Sa tentative échoue. Pendant ce temps l'armée carthaginoise du Bruttium, sous Hannon, se mesure chez les Lucaniens contre l'armée romaine d'Apulie : Tibérius Gracchus, qui commande celle-ci, lutte avec succès ; et après un combat heureux sous Bénévent, où se distinguent les légions renforcées des esclaves armés à la hâte, il donne au nom du peuple, à ces soldats improvisés, la liberté et le titre de citoyens. L'année suivante (541), les Romains reprennent l'importante et riche cité

Combats  
dans la  
Basse-Italie.

213 av. J.-C.

d'Arpi, dont les habitants, se joignant à quelques soldats romains introduits dans leurs murs, se sont tournés avec eux contre la garnison carthaginoise. Partout se relâche le faisceau de la ligue militaire organisée par Hannibal au prix de tant d'efforts. Des Capouans en grand nombre, et des plus notables, plusieurs villes du Bruttium, reviennent aux Romains ; et une division espagnole de l'armée phénicienne, mise au courant de l'état des affaires dans leur patrie par des émissaires envoyés à dessein, passe du camp d'Hannibal dans celui de ses adversaires.

Mais pendant l'année 542, la fortune change encore. Des fautes politiques et militaires sont commises, et Hannibal en profite aussitôt. Les intelligences qu'il avait nouées dans les villes de la Grande Grèce ne lui avaient été d'aucune utilité ; seulement, ses affidés dans Rome étant parvenus à débaucher les otages de Tarente et de Thurium, ceux-ci tentèrent follement de fuir, et furent, dès leurs premiers pas, repris par les postes romains. L'inopportune et cruelle vengeance que Rome tira d'eux servit mieux Hannibal que ne l'avaient fait ses intrigues : en les mettant tous à mort, les Romains se privèrent d'un gage précieux ; et à dater de ce moment, les Grecs irrités n'eurent plus d'autre pensée que d'ouvrir leurs portes aux Carthaginois. La connivence des citoyens de Tarente, la négligence du commandant de la place la livre aux Phéniciens : à peine si la garnison a le temps de se réfugier dans la citadelle. Héraclée, Thurium, Métaponte, dont la garnison s'est aussi portée au secours de l'Acropole tarentine, suivent l'exemple de leur voisine. — A ce moment une descente des Macédoniens était imminente. Il fallut que Rome tournât son attention du côté de la Grèce et de la guerre qui s'y faisait, sans qu'elle s'en fût jusque-là le moins du monde préoc-

Arpi est reprise.

212 av. J. C.

Prise de Tarente  
par Hannibal.



cupée. Heureusement pour elle, rien ne contrariait plus ses efforts, ni en Sicile, où Syracuse venait de tomber dans ses mains, ni en Espagne, où tout marchait à souhait. Sur le principal théâtre de la guerre, en Campanie, les revers alternaient avec les succès. Les légions postées aux environs de Capoue n'avaient pu l'envelopper encore; mais elles gênaient l'agriculture, empêchaient les récoltes, et la populeuse cité en était réduite à demander au loin ses approvisionnements et ses vivres. Hannibal, prenant soin lui-même d'organiser un grand convoi, avait donné rendez-vous aux Campaniens pour en venir prendre la livraison à Bénévent: mais ils tardèrent, et les consuls *Quintus Flaccus* et *Appius Claudius* les ayant devancés, battirent à fond Hannon, qui protégeait le convoi, prirent son camp et firent main basse sur les vivres. Les deux consuls purent enfin investir Capoue, pendant que Tibérius Gracchus, se plaçant sur la voie Appienne, fermait le passage à Hannibal accourant au secours des Campaniens. A ce moment le vaillant Gracchus périt par la trahison d'un Lucanien, et sa mort équivalut à une grande défaite; car son armée, composée des esclaves affranchis, se débanda dès qu'elle n'eut plus à sa tête le capitaine qu'elle aimait. Hannibal, trouvant ouverte la route de Capoue, se montra tout à coup en face des deux consuls, et les força à abandonner leurs travaux d'investissement à peine commencés. Déjà, avant son arrivée, leur cavalerie avait été complètement battue par la cavalerie phénicienne, qui, sous les ordres d'Hannon et de Bostar, gardait Capoue, et s'y était réunie à celle non moins bonne des Campaniens. La longue série des désastres de l'année se clôt par la destruction totale d'un corps de troupes régulières et de partisans, que *Marcus Centénius* avait amenés en Lucanie. D'officier subalterne qu'il était on l'avait imprudemment promu

au généralat. Au même moment, le préteur *Gneus Fulvius Flaccus*, à la fois présomptueux et négligent, est écrasé en Apulie.

Mais le courage persévérant des Romains saura mettre encore à néant, à l'heure décisive, tous ces rapides succès d'Hannibal. A peine a-t-il tourné le dos à Capoue et pris le chemin de l'Apulie, que leurs armées se rassemblent de nouveau autour de la place: l'une, commandée par *Appius Claudius*, se poste à *Puteoli* et à *Vulturnum*; l'autre, sous *Quintus Fulvius*, occupe *Casilinum*; une troisième, conduite par le préteur *Gaius Claudius Néron*, garde la route de Nola. Retranchés dans leurs camps, et rattachés ensemble par des lignes fortifiées, ces trois corps ferment désormais tout passage, et la grande ville qu'ils enveloppent, insuffisamment pourvue de vivres, voit déjà, par le seul effet de ce blocus, arriver l'heure prochaine d'une capitulation inévitable, à moins que les Carthaginois ne la dégagent à tout prix. A la fin de l'hiver (542-543), ses ressources sont épuisées; et ses messagers, se glissant avec peine au travers des postes vigilants des Romains, courent à Hannibal alors occupé au siège de la citadelle de Tarente, et sollicitent des secours. Le Carthaginois part en hâte pour la Campanie avec trente-trois éléphants et ses meilleurs soldats, enlève une division romaine placée à *Calatie*, et va camper sur le mont *Tifata*, près de Capoue, comptant sûrement que comme l'année d'avant, les généraux romains lèveront le siège à la vue de son armée. Mais ceux-ci avaient eu tout le temps de compléter leurs lignes et leurs retranchements. Ils ne bougèrent pas et assistèrent tranquilles, du haut de leurs remparts, aux impuissantes attaques des cavaliers campaniens d'un côté, aux incursions également impuissantes des Numides de l'autre. Impossible pour Hannibal de songer à donner l'as-



saut dans les règles. Il savait trop que son mouvement sur Capoue allait attirer aussitôt en Campanie tous les autres corps romains, et que d'ailleurs il ne lui était pas possible à lui-même de tenir longtemps dans cette contrée, à dessein et à l'avance dévastée. Le mal était sans remède. Dans son désir de sauver Capoue, il recourt à un expédient hardi, le dernier qui s'offrit à son génie inventif. Après avis donné aux Campaniens de son projet, pour qu'ils ne se relâchent en rien de leur opiniâtre défense, il quitte soudain le pays de Capoue, et marche sur Rome. Recommencant les habiles audaces de ses premières campagnes, il se jette avec sa petite armée entre les corps ennemis et les forteresses romaines, traverse le Samnium, suit la voie *Valérienne*, arrive par *Tibur* au pont de l'Anio, le franchit, et plante son camp sur la rive gauche, à un mille (allemand, ou deux lieues) de la capitale. Longtemps après, les neveux des Romains tressailliront d'effroi encore, quand on leur parlera « d'Hannibal devant les portes! » — En réalité, Rome ne courait aucun danger. L'ennemi ravagea les villas et les champs autour de la ville; mais il y avait là deux légions qui lui tinrent tête et ne lui permirent pas l'attaque des murailles. Jamais, d'ailleurs, le Carthaginois n'avait songé à prendre la ville par surprise, comme Scipion, un peu plus tard, fera à Carthagène : encore moins voulait-il en ouvrir le siège. Il voulait seulement effrayer les Romains, se faire suivre par le gros de l'armée qui investissait Capoue, et se donner ainsi le moyen de la débloquent. — Aussi ne fit-il que paraître dans le Latium. Les Romains virent dans son brusque départ un miracle de la faveur divine : des signes, des visions effrayantes avaient contraint leur terrible ennemi à la retraite, ce qu'il est aussi bien vrai que les deux légions n'auraient jamais pu faire. A la place où Hannibal s'était approché

Hannibal  
marche sur Rome.

des murs, à la deuxième borne milliaire de la voie Appienne, en sortant par la porte Capène, Rome pieusement reconnaissante éleva un autel au dieu *protecteur qui éloigne l'ennemi* (*Tutanus Rediculus*)! Hannibal s'en retournait en Campanie, uniquement parce qu'il entraînait dans ses plans de revenir sur Capoue : mais les généraux romains n'avaient point commis la faute sur laquelle il avait compté. Leurs légions étaient restées immobiles dans leurs lignes; seule, une faible division, à la nouvelle du mouvement d'Hannibal, s'était détachée et l'avait suivi. Le Carthaginois, averti de son côté, se retourna tout à coup contre le consul *Publius Galba*, sorti de Rome sans précaution. Jusqu'alors il l'avait laissé marcher sur ses traces; aujourd'hui, il l'attaque, le défait et enlève son camp. Mince victoire à côté de la perte de Capoue!

Depuis longtemps déjà, les citoyens de la capitale campanienne, ceux des hautes classes surtout, avaient le pressentiment d'un triste et inévitable avenir. Les meneurs du parti populaire, hostile à Rome, dominaient exclusivement dans le Sénat, et administraient la cité en maîtres absolus. Mais voici que le désespoir s'empare de la population tout entière, petits et grands, Campaniens et Phéniciens. Vingt-huit sénateurs se donnent la mort; et les autres livrent la ville à merci à un ennemi irrité, impitoyable. Aussitôt, comme il va de soi, un tribunal de sang fonctionne; on ne discute que sur la condamnation avec ou sans la forme d'un procès. Y aura-t-il convenance ou sagesse à rechercher et poursuivre jusque hors de Capoue les ramifications les plus éloignées de la haute trahison commise? Ne vaut-il pas mieux qu'une prompt justice mette fin aux représailles? Appius Claudius et le Sénat romain tenaient pour le premier parti; la dernière opinion, moins inhumaine après tout, prévalut. Cinquante-trois officiers

Capoue capitale.